

CONCOURS EXCITANT



I

*Piedcollant.* — Je te parie que je suis plus paresseux que toi.  
*Raseterre.* — Je t'en fiche ! Es-tu capable de me montrer des fils d'araignée comme ceux-ci aux jambes ?



II

*Piedcollant.* — Regarde-moi la tête. Il y a un mois que je n'ai pas dérangé ce nid d'oiseaux.

A PROPOS DE BOTTES

Il y a deux ans à peine, nous dit notre ami Z..., je revenais d'Avignon à Paris ; et grâce à cette ruse assez innocente qui consiste à se servir de sa canne comme d'un verrou, en l'introduisant — à l'intérieur d'un wagon — dans la poignée de la portière, pour empêcher les importuns d'entrer, je pensais pouvoir passer la nuit tout dans un compartiment de première classe, lorsque, quelques minutes avant le départ, j'entendis des voix bruyantes qui se rapprochaient sur le quai de la gare. L'instant d'après, une main puissante tournait la fermeture du compartiment. Ma canne cédaient en se brisant sous l'effort d'un intrus, et je vis paraître une sorte de milord, qui se disposait à faire irruption dans le train, avec une multitude de paquets. Trois autres personnes, arrivées à la dernière minute, s'élançèrent à sa suite, si bien qu'en un clin d'œil nous fûmes cinq voyageurs dans le compartiment.

Il fallut se résigner. J'en fus quitte pour réunir précipitamment mes bagages, et j'allai me blottir dans un coin.

L'Anglais s'assit à l'autre extrémité du wagon. L'un des nouveaux arrivants prit en hâte le troisième coin ; un autre occupa le quatrième, et le cinquième voyageur se casa, comme il put, entre ses voisins.

Il devait être huit heures du soir. Un quart d'heure plus tard, le train filait à toute vitesse. Notre Anglais, dépliant une énorme couverture, prenait dans ses plis un foulard rouge dont il s'enveloppait la tête. Il assujettissait ensuite une casquette de fourrure sur son foulard, quittait son pardessus, son gilet, et se revêtissait d'une chaude houppe. Après quoi, il replaça dans le filet les vêtements dont il s'était débarrassé, s'enroula les jambes dans sa couverture et chercha une position commode pour dormir.

Mes autres compagnons de voyage l'avaient devancé. Deux d'entre eux, après s'être coiffés d'une toque de drap, commençaient à ronfler bruyamment ; le troisième reposait en silence ; l'Anglais ne tardait pas à imiter leur exemple, et moi-même je sentais le sommeil me gagner déjà, lorsque je vis le lord se réveiller soudain, abandonner sa position horizontale, rejeter sa couverture et se rasseoir sur la banquette. Nous croyant sans doute tous endormis, il se mit à retirer ses deux bottes, — d'énormes bottes de chasse, — qu'il laissa dans l'allée du compartiment, et, ne conservant aux pieds que ses chaussettes blanches, il s'enroula de nouveau dans sa couverture, pour reprendre sa position première.

— Si chacun de nous prenait autant de liberté pensai-je, l'atmosphère du compartiment s'en ressentirait.

Mais l'anglais se rendormit aussitôt, dans la placidité des consciences tranquilles, et je restai songeur...

Je n'étais pas seul éveillé.

Quand le lord eut commencé à ronfler, son voisin de face, qui, malgré l'obscurité relative produite par le déploiement du store tendu sur la lampe, n'avait pas perdu de vue un seul mouvement de l'Anglais, avança la main sans se dérouter ; puis, pour se débarrasser d'un voisinage qu'il trouvait gênant, il prit délicatement une botte par la tige, et, de l'air le plus naturel du monde, il la jeta par la portière, avec la même indifférence qu'il eût mise à secouer la cendre de son cigare. Cela fait, il ramena sa main à la hauteur de son estomac, croisa les bras et dormit.

Ayant tout suivi des yeux, je ne pouvais que déplorer la responsabilité encourue par ce voyageur, si peu soucieux de la propriété d'autrui. Je me demandais ce qui allait se passer au réveil de l'Anglais. Evidemment, il réclamerait sa botte absente. Nous allions avoir un peu de gaieté. Et dans l'attente des événements, je riaï de la confiance de mon compagnon de voyage, qui ronflait de plus belle, sans se douter du tour pendable que son voisin venait de lui jouer.

A dix heures et demie, nous arrivions à Valence.

Personne ne bougea.

A minuit, le train entra en gare à Lyon. Deux des voyageurs descendirent pour se dégourdir les jambes. L'Anglais, parfaitement tranquille, laissa circuler autour de lui, s'étira les bras, toussa, bâilla sans plus se soucier de ses bottes que de son premier soulier, et conserva sa position horizontale.

Au coup de sifflet, les voyageurs reprirent leur place. L'employé ferma les portières ; le train se remit en marche. L'Anglais, lui, se remit à ronfler...

Je restai éveillé.

Cependant, bercé par le mouvement monotone du train, je m'endormis aussi ; car une heure plus tard environ, j'étais tiré de mon sommeil par un

bruit de portière brusquement refermée. J'ouvris les yeux. Nous étions arrivés à Mâcon. Je me redressai, et je remarquai, non sans surprise, que le coin précédemment occupé par le vis-à-vis de l'Anglais était libre.

Le "coupable" venait de descendre.

A Dijon, un autre de nos compagnons de voyage nous quitta aussi. Nous ne restions plus que trois, en comptant l'Anglais qui ronflait comme un tuyau d'orgue.

La situation commençait à se corser.

— Pourvu que l'autre ne descende pas avant Paris ! pensai-je avec un peu d'inquiétude.

Hélas ! à six heures du matin, je vis qu'il se frottait les yeux, pliait sa couverture, et, à Laroche, il m'abandonnait... Le lâche !...

Je me trouvais dans une jolie position !

Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là ? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêtait plus avant l'arrivée. Quand à déménager pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon Anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Notre homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.

— Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre.

Quand il eut repris son billet — troué par l'emporte pièce de l'inspecteur — et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis, d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.

A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichais, tenant à voir au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.

Mon anglais souleva le volant du drap qui masque le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet... Rien !

Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qui allait me donner en sortant à cloche-pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai.

C'en était fait !

En m'entendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.

— Pédon ! fit-il avec un accent britannique des

LES AVANTAGES DE LA CRINOLINE



I

*Le tramp (croyant avoir affaire à une vieille sans défense).* — Tiens, j'aime cela, moi, le lait ; vous allez me traiter !



II

*La vieille (dégayant sa crinoline).* — Ravageot, mango-lo !